

Paul Tanguay En veux-tu, des rêves?!

Denise Truax

Numéro 27, été 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43498ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Truax, D. (1983). Paul Tanguay : en veux-tu, des rêves?! *Liaison*, (27), 6–47.

• Paul Tanguay

En veux-tu, des rêves?!

par Denise Truax

Paul Tanguay. Chacun le connaît un peu. Pour l'avoir rencontré, pour avoir travaillé avec lui, pour l'avoir lu, pour en avoir entendu parler. Il a roulé sa bosse aux quatre coins de la francophonie au pays.

Fondateur de l'hebdomadaire *Le Nord*, à Hearst, de l'imprimerie *La Bonne Impression*, journaliste à l'emploi du Secrétariat d'Etat, puis au mensuel *Le Temps*, qu'il a mis sur pied à l'ACFO. Fondateur aussi, des *Éditions Boréales*, à Hearst. Agent de relations publiques lors de la crise scolaire de Pénétang, puis plus tard lors de la reconstitution historique du trajet en canot effectué par les *Voyageurs* en 1634, ces Jésuites qui se sont finalement installés à Pénétang, au pays de la Huronie.

Maintenant, Paul Tanguay réside à Québec depuis un an, il est co-proprétaire d'une boîte à chanson, *Les Nuits du nord*; de plus, il est imprésario pour une dizaine de musiciens. Et j'en oublie.

Paul Tanguay: un homme qui, au cours des dix dernières années, a cumulé parfois deux, trois jobs; s'impliquant un moment ici, de passage un autre moment dans telle autre entreprise.

Il se dit rêveur, il se dit aussi communicateur. Rêveur, il réalise ses projets et n'hésite pas à s'embarquer dans les projets des autres. Communicateur, tel est le rôle, la constante qu'il se donne dans chacune de ses entreprises. Homme d'affaires, le succès financier le préoccupe moins que la satisfaction, le bien-être qu'il peut ressentir dans ce qu'il fait.

J'ai rencontré Paul Tanguay au début du mois de mai. Il m'a reçu dans sa maison sur l'île d'Orléans, à quelques minutes de Québec, à quelques minutes de sa boîte à chansons, *Les Nuits du nord*. Je le connaissais déjà, certes, pour avoir eu le plaisir de travailler avec lui, de prendre un verre, certains soirs où il était de passage à Ottawa. Je ne l'avais pourtant pas revu depuis un bon moment, et j'étais bien heureuse d'avoir cette occasion de le retrouver, dans ce nouveau milieu; de voir cette boîte à chansons dont on m'avait si souvent parlée comme d'une place où on se sent bien, comme d'une place qui fait connaître, au Québec, les chansonniers et poètes de l'Ontario français, du Québec et de d'autres communautés francophones du Canada.

En compagnie de Paul Tanguay, j'ai passé deux agréables journées à Québec, partageant mon temps entre l'entrevue, la boîte à chansons, un peu de tourisme dans la ville; sirotant un verre de vin, une bière autour de soupers agréables, de spectacles, le soir; échangeant avec Paul questions, jasettes en douce, sur un peu de tout et de

rien, écoutant Paul partager ses passions, surtout présente, sa boîte à chansons.

d.t.: Paul, t'es quelqu'un qui a circulé en masse en Ontario, comme dans les communautés francophones d'un bout à l'autre du pays. Comment ça se fait que tu te retrouves à Québec aujourd'hui, comment tu t'y sens?

P.T.: Je me retrouve à Québec par hasard. Enfin, pas par hasard non plus parce que j'avais une intuition quand j'ai pris le travail sur le voyage en canot des *Voyageurs* - la raison pour laquelle je l'ai pris c'est que c'était un travail qui m'amenait au Québec faire de la relation publique avec les Québécois. Je m'étais dit: «Ah, pour moi je vais me trouver quelque chose au Québec». Et ça faisait longtemps que je rêvais de venir travailler au Québec, de venir m'installer ici.

Quand je suis arrivé à Québec, je suis allé voir Thérèse Larocque. Elle est musicienne, c'est une bonne femme que j'avais connue à Hearst, qui jouait du violon. Ce soir là, elle arrivait avec un projet dans la tête: elle avait vu une maison qu'elle aimait beaucoup et elle voulait en faire une boîte à

chansons. Et puis moi je me suis dit: «Tiens, on y va 50/50, j'embarque». Le lendemain, on est allés voir la maison, le jour même on faisait une offre d'achat. En dedans de quatre, cinq jours que j'ai passés à Québec, j'ai fait les démarches auprès de l'hôtel de ville, auprès des avocats, tout ça. Et ça marché. La femme qui avait la maison nous l'a vendue et puis on a ouvert notre boîte à chansons, *Les Nuits du nord*.

Ça, c'était en mars, puis on s'était donné comme objectif de l'ouvrir le 24 juin. Et on a ouvert le 24 juin.

Alors, c'est ça qui m'a amené à Québec, c'est le hasard. Mais c'est pas que ça. Moi j'aime beaucoup Québec. J'avais vécu à Hull pendant un an et demi à peu près, j'avais vécu des expériences assez intéressantes.

d.t.: C'est quoi qui t'attire au Québec?

P.T.: C'est le monde, c'est que c'est français. Je suis venu au Québec parce que c'est français, et puis l'Ontario ne l'est pas. En Ontario, tu te sens minoritaire, et puis t'es toujours en train d'en parler. Ici, j'en parle plus. Ah, mais c'est bien bizarre, parce qu'on en parle pareil: *Les Nuits du nord*, c'est perçu un peu comme la boîte des Franco-Ontariens. On a des liens avec l'extérieur, ce que la plupart des boîtes n'ont pas à Québec, qu'il faut être universel. Le bar qu'on a ouvert, il est pas universel, mais au moins ses limites sont moins étroites que la plupart des bars qui touchent un public qui est restreint au quartier ou aux touristes qui viennent.

Nous autres, on commence à être connus partout, en Ontario, en Acadie, à Montréal, en Abitibi... Les gens viennent ici et ils se sentent chez eux parce qu'on ne leur fait pas sentir qu'ils sont dans un pays étranger.

En Ontario, ce qui me tannait dans le fond, c'est que t'es toujours poigné sur le même problème; le problème est là, il faut que tu t'en sortes et j'ai pas l'impression que c'est possible dans l'immédiat. Ça va toujours être l'affaire à finir qui ne finira jamais. La seule fin qu'il va y avoir, c'est l'assimilation complète. C'est pas pour tout de suite, c'est pas pour cette génération ici, mais ça va être pour un peu plus tard.

Maintenant, je me bats pour d'autres choses, je me bats pour faire entendre de la bonne musique, pour que les gens apprécient de la bonne musique, de bons textes. Ici, on présente des auteurs-compositeurs, des affaires qui ne marchent pas ailleurs, que le monde disent ne marcheront pas. On les présente pareil.

On est peut-être un peu rétrograde dans le sens qu'on donne encore la chance à du monde qui ont pas de chance. Tandis que dans le commerce de la musique et de la chanson, on donne la chance à celui qui a gagné le concours. On donne la chance à celui qui a eu un hit. On donne la chance à celui qui pogne. Et les producteurs «checkent» ça. La personne qui fait un succès dans sa région, qui est super populaire dans sa région, même s'il est moins bon que l'autre à côté dans la même région, qui est meilleur



Photo Denise Truax

peut-être mais qui est pas super populaire, eh bien on va choisir le super populaire. Parce c'est avec lui qu'on va faire de l'argent. C'est comme du savon: c'est peut-être pas parce qu'il savonne bien et qu'il lave bien, c'est peut-être parce qu'il sent bon qu'il va se vendre mieux. Ça fait que tu prends le savon qui sent bon et puis tu le vends.

Moi, j'aime les gens qui écrivent et qui font de la bonne musique. Et ceux qui écrivent et qui font de la bonne musique, on les présente chez nous. C'est qu'on fait pas ça pour faire de l'argent ou pour remplir la place nécessairement; c'est bon quand ça se fait en même temps. On mise sur la qualité et on se dit qu'à long terme, on a raison. A court terme, on se débrouille comme on peut.

d.t.: C'est drôle, parce qu'à un moment donné, je te percevais bien plus comme journaliste qu'autre chose. Et puis là, avec la boîte à chansons, ton travail d'imprésario, c'est toute une nouvelle expérience qui se rapporte à la musique.

P.T.: C'est récent, ça date de 1980, 1981. La musique, c'est avec Donald Poliquin que j'ai découvert ça. C'est arrivé comme ça: Je suis retourné à Hearst à un moment donné, pour une raison ou pour une autre. Et puis Donald et Louise - qui est ma soeur - étaient en train de se faire enfiouper dans une tournée, il avait jamais joué en dehors du circuit Hearst-Kapuskasung-Timmins-Cochrane, ces coins là. Là, la Fédération culturelle des Canadiens-français avait décidé de lui faire faire une tournée de toutes les Maritimes. Donald avait préparé des budgets; évidemment il chargeait pas cher. Moi, j'arrive là, je leur dit: «Bien maudit, vous avez oublié de mettre ça dedans, vous avez oublié ça... Tu sais, tu feras pas d'argent avec ça, tu vas te ramasser le cul à l'eau...»

d.t.: Où est-ce que tu prenais cette expérience-là?

P.T.: Je regardais ce qu'il y avait à faire, et les chiffres qui allaient avec, et ça marchait pas. C'était de la simple logique. Moi, j'avais appris à administrer des affaires: j'avais administré le journal Le Nord, c'est une affaire de \$200, \$250 mille par année. T'apprends en faisant.

Je leur ai dit que je pouvais les aider, leur donner un coup de main là-dessus. Et ils m'ont donné ça et j'ai été gerant de tournée pour Donald, plus ou moins. J'ai administré ses sous, j'ai essayé de m'arranger pour que tout aille bien dans sa tournée... Et j'ai aimé ça. J'ai aimé parler au monde qui achetaient des spectacles, j'ai trouvé ça le fun, bien plaisant. Et moi, j'aime la musique, depuis longtemps. J'en ai jamais fait et j'aurais aimé en faire. C'est important dans la vie, la musique. Et j'aime vendre la musique maintenant.

d.t.: Tu représentes combien d'artistes?

P.T.: Onze artistes. Et ça marche pas. Il y en a un qui marche bien, c'est Donald, et il y en a une couple qui commencent. J'en ai qui ont de grosses possibilités...

d.t.: Penses-tu qu'il y a un style particulier de musiciens, de groupes, que tu représentes?

P.T.: Ça ressemble à ce qu'on présente aux Nuits du nord, de fait. Le dénominateur commun entre tout ce monde là, c'est la qualité. Et ça peut être tous les genres, tous les styles.

Moi je ne pense pas que j'aime personne qui ait pas cette qualité - l'âme. Comme un gars comme Poliquin. Il l'a, l'âme. C'est naïseux, il chante des chansons que tout le monde chante, mais il a quelque chose... il y a Paul Demers, qui est superbe, de grande qualité. C'est ce monde là que je représente.

Ce que je fais asteure, comparé à ce que je faisais quand je faisais du journalisme, je trouve ça plus valorisant. En journalisme, tu rencontres un paquet de monde intéressant mais quand tu as fini ton article, bien tu te ramasses tout seul. T'es pas avec ce monde là. Tandis que quand tu travailles avec des musiciens, ils restent avec toi après. La boîte à chansons, c'est complémentaire avec ce que je fais comme imprésario. Et puis je tiens à faire ça, parce que dans cette business là, la plupart du monde sont soit producteur, soit imprésario. Et puis ceux qui sont imprésario, les artistes ne les aiment pas plus qu'il faut parce qu'ils prennent leur 20%. De l'autre côté, les producteurs de shows sont toujours en contradiction avec l'imprésario, parce qu'ils achètent le show de l'imprésario et ils essaient de faire baisser les prix parce qu'ils ont pas d'argent pour acheter le show. Ça fait que moi je fais les deux en même temps.

d.t.: T'es mal pris?

P.T.: Non, parce que je comprends très bien ce que c'est. Quand j'explique à un artiste que j'ai pas de cachet parce que j'ai une petite boîte de 50 places, je lui dit: «Si tu veux pas venir, viens pas. Je ne peux pas t'offrir plus que tant. Ce que je t'offre c'est une salle dans laquelle il va être plaisant de travailler.»

d.t.: J'ai pas l'impression que tu as de la misère à te trouver du monde.

P.T.: Non, on a des listes de musiciens et d'artistes qui attendent. Et je commence à en connaître beaucoup. Quand ils viennent à Québec, ils viennent chez nous.

C'est le fun, plus que dans le journalisme. En journalisme, tu vois le monde quand tu fais ton article, après ça tu ne les revoit plus. A moins que t'aies établi un lien et t'établies pas le même lien qu'avec le musicien.

d.t.: Mais tu as pas hâis ça, par exemple?

P.T.: J'aimais beaucoup ça. Quand j'étais au journal Le Nord, c'est moi qui écrivait l'éditorial pendant les deux ans et demi que j'ai été là. Mes journalistes faisaient la recherche pour moi, je faisais le commentaire. Ça, j'ai aimé ça parce que tu deviens une personne controversée dans la ville. Chaque fois que t'écris quelque chose, tu prends position, il y en a qui te haïssent, il y en a qui t'aiment. Puis, c'est pas tout le temps le même monde qui t'aime et puis qui te hâis. Ça change puis ça varie. Et des fois tu prends position contre tes propres idées.

Après ça, j'ai écrit des séries d'articles pour le Secrétariat d'Etat. Le Secrétariat d'Etat avait décidé de donner un beau gros montant d'argent à l'Évangéline. Et, une façon de le donner, c'était d'acheter 75 pages. Et ils avaient besoin de quelqu'un pour mettre du texte dans les pages. Alors on m'a dit: «Toi, tu vas partir, tu vas aller faire 75 pages de journal». On m'a donné la liste de tous les maudits organismes qu'il y avait en Acadie, j'ai fait le tour de tous les organismes, de tous les musées, de tous les centres culturels.

PORTRAIT

d.t.: Comment t'as trouvé ça?

P.T.: Superbe. J'ai appris à connaître l'Acadie d'un bout à l'autre. L'année suivante, le Secrétariat d'Etat m'a réembauché. Ils voulaient une série sur les neuf provinces hors Québec, une série sur les francophones. Ça été fait pendant l'été, je me suis promené en auto de Terre-Neuve jusqu'à Vancouver, j'ai interviewé du monde et j'ai fait ma série d'articles. Il y a rien qui a paru, la série est encore dans les archives au Secrétariat d'Etat. Et c'est des textes un peu banals dans le fond, parce que c'était fait trop vite, pas assez approfondi. C'est des pages de publicité achetées par le Secrétariat pour valoriser les groupes.

d.t.: Tu en referais, du journalisme, si on t'en donnait la chance?

P.T.: Oui, mais du bon. Et puis, je suis un indépendant. J'aurais pu rester là indéfiniment, comme au journal Le Nord, comme au journal Le Temps, parce que c'est plaisant puis c'est payant, et c'est le fun. Mais c'est une affaire... tu laisses la chance à d'autres. Il y en a d'autres qui aimeraient ça avoir ta job. Ça fait que tu leur laisses. Et les autres font une aussi bonne job, même. C'est important de renouveler ton monde. Sinon ça devient comme les gros journaux: tu sais d'avance ce qui va être écrit dedans. Tu les lis pareil, par habitude. Mais c'est toujours du pareil au même.

d.t.: Tu changes souvent...

P.T.: De job, d'endroit? Parce que je suis de même. Ah! mais là je suis installé à Québec, je déménage plus... je vieillis ici et puis je meurs ici. (rires...) C'est une farce ça!

Pourquoi je déménage souvent? C'est une question d'intérêt. J'aime pas la routine, j'aime pas les affaires qui sont trop stables, malgré que j'ai un caractère stable. Je garde des points de repère, des bouées qui sont toujours à la même place.

Je suis presque parti dans d'autres affaires récemment, une job qu'on m'a offert. Je l'ai pas prise parce que j'avais pris la décision de mettre de l'emphase sur mon travail d'imprésario, sur mes artistes. Je veux pas les négliger. Et ça marche, pour eux autres. Mais pour moi, ça marche pas. Je fais pas d'argent. Je dis que je fais pas d'argent, c'est pas comme si je pense rien qu'à l'argent. Mais c'est qu'à un moment donné, il faut que je vive, que je sois capable de survivre avec des revenus quelconques. Puis comme c'est là...? J'espère un jour nager dans le bleu. A un moment donné, tu te dis...

d.t.: Tu veux que ça te rapporte?

P.T.: Bien, je veux être capable de vivre, être capable de manger ce que j'ai le goût de manger et non pas manger ce que j'ai l'argent pour manger.

d.t.: Ce que je t'entends dire c'est que ce que tu fais présentement, ça te rapporte en termes humains, parce que c'est quelque chose que t'as choisi de faire et t'es bien là-dedans. Et ça paraît. Mais là où ça rapporte moins, c'est en termes financiers. Et ça c'est une préoccupation.

P.T.: C'est une préoccupation importante. Je me dis que je vais m'en sortir un jour.

d.t.: T'as une qualité intéressante, c'est de réaliser tes rêves. T'as le sens des affaires.

P.T.: Ah ça, ça vient de mon père.

d.t.: En passant par les Nuits du nord, Le Nord, l'imprimerie La Bonne Impression - un nom que j'adore -

P.T.: ...on a un don pour les noms.

d.t.: C'est des affaires qui marchent.

P.T.: Ah! mais ça marche pas fort. Il y a rien que j'ai mis sur pied, sur lequel j'ai travaillé, qui marche très bien. Ça marche pas fort, mais ça roule encore.

d.t.: Oui, mais il y a peut-être une question de conditions, de circonstances?

P.T.: C'est qu'on est pas des Anglais. Etre des Anglais, ça marcherait, on serait rendu gros dans ces affaires-là. C'est parce que c'est en français. Puis minoritaire, t'as de la misère à rouler.

d.t.: Tu penses pas que c'est beaucoup que dans un milieu minoritaire tu réussisses à faire marcher quelque chose.

P.T.: C'est décourageant de savoir qu'être minable c'est beaucoup. Moi, ça me décourageait de savoir qu'on se satisfait de choses qui sont moyennes et puis qu'on fait pas quelque chose d'excellent. Puis que c'est pas possible dans le fond de faire quelque chose d'excellent parce que t'as pas le milieu pour le faire, t'as pas les sous pour le faire. Les francophones qui pourraient faire leur ouvrage d'impression à La Bonne Impression, ils vont plutôt faire ça chez des anglophones parce qu'ils font pas confiance à des francophones. Et puis ils ont pas la motivation de travailler avec des francophones. C'est la même chose ici; on se coupe le cou au Québec.

C'est qu'on «checkent» les prix. Et si c'est 10 piastres de plus pour faire une job chez nous, à La Bonne Impression, on va le faire faire chez l'Anglais qui vient de 300 milles de chez vous, qui va le faire pour 10 piastres de moins, mais ça va te coûter autant de poste pour le ravoir.

A un moment donné, tu te tannes de travailler contre ça. Les Anglais sont trop gros, ils ont 95%. Tu peux pas compétitionner contre ça. Ils appartiennent les mines, puis le papier, puis tout en Ontario. T'as pas de pouvoir. Les francophones, c'est tous des travailleurs, des ouvriers de la grande usine anglophone.

Quand t'as un petit journal, t'es pas capable de vendre ton annonce parce que les anglophones mettent pas d'annonce chez vous. T'as l'air cave.

d.t.: Mais, pourtant, ça marche. T'as quand même réussi...

P.T.: Non! c'est pas des réussites ces affaires là. Le Nord, ça se débrouille comme ça peut; c'est une bédelle qui est bien belle, mais c'est pas fort, c'est pas de la grosse qualité. C'est peut-être un des meilleurs journaux hors Québec comme c'est là. Mais ça vaut pas cher.

d.t.: Ça doit être décevant de regarder ça?

Les Nuits du nord célèbre son premier anniversaire

Une semaine de musique et de poésie à n'en pas revenir!

Le 21 juin: **Martin Pitre et Jeannine Landry Thériault**, poètes

Du 22 au 25 juin: er anniversaire des Nuits du nord — plein de surprises!

Soirée privée le 24 juin.

Les 29 et 30 juin: à confirmer

1, 2 juillet: **Assar Santana**, musique africaine et brésilienne

7, 8, 9 juillet: **Roland Bryar; Louis Pitre et Claude Saulnier; Ulysse Landry**

13, 14 juillet: **Mario Lebreton et Raynald Basque; Yvan Vanhecke**

15, 16 juillet: **Ronald Bourgeois; Kenneth Saulnier et Johnny Comeau**

Du 20 au 23 juillet: **Kenneth Saulnier et Johnny Comeau**

Du 27 au 30 juillet: **André Marchand**

Du 3 au 7 août: **The Screaming Archangels**

Renseignements supplémentaires:

Paul Tanguay ou Thérèse Laroque

tél. 525-6110

215, rue St-Jean

Québec

P.T.: Bien oui. C'est que les meilleurs sont pas forts. Tu te compares à pas grand chose. Regarde le comme faut, ton monde hors Québec, c'est pas beau. Le Droit, il vient d'être vendu à qui? A un Québécois. C'est même plus franco-ontarien. Il y a même plus de quotidien hors Québec. Il reste rien que des petits hebdomadaires. C'est pas grand chose.

Mes parents faisaient pas d'efforts à tout casser pour conserver la langue. Ils se sentaient pas menacés, ils avaient appris à parler français avant d'arriver en Ontario, c'était un acquis. C'est nous autres, notre génération, qui étaient élevés en Ontario et qui s'assimilaient malgré nous, qui se rendaient compte de ce qu'ils perdaient. Et puis ça, tu t'en rends pas compte bien vite. Moi c'est dans la vingtaine que je m'en suis rendu compte. Et je suis revenu à la langue française pour en être un défenseur. Quand tu t'aperçois que tu t'assimiles, tu réagis contre parce qu'il se passe quelque chose chez toi. Tu deviens plus convaincu que la plupart du monde qui ont pas vécu cette expérience-là. Tu deviens plus engagé.

A long terme, je te l'ai déjà dit, je ne crois pas à la survie du français en Ontario, point. Je pense pas à cinquante ans, par exemple. C'est pour ça que je ne suis pas intéressé à monter là ou à élever un enfant en Ontario.

d.t.: T'as pas tellement d'espoir pour l'Ontario?

P.Y.: J'ai pas tellement d'espoir pour quoi que ce soit hors Québec. J'ai pas tellement d'espoir pour le français en Amérique du nord, point. J'ai pas tellement d'espoir, même ici au Québec. Mais je me suis dit, tant qu'à travailler quelque part, je vais travailler au Québec. Je vis en français et je m'aperçois que, même alentour, il y a des Québécois, qui sont pas assimilés, mais qui se foutent un peu de la qualité de la langue. On s'en fout.

J'écoutais une émission encore cette semaine. Il y a des anglophones qui ne parlent pas un mot de français à Montréal, et ça chez les jeunes. Ils n'ont pas encore appris. Et on a pas fini d'insister pour qu'ils parlent français. Sinon, ils peuvent s'en aller parce que nous autres on va parler français ici et s'ils nous comprennent pas, c'est bien de valeur. Ils bâtiront pas le pays avec nous autres. Et il y a un pays à bâtir ici. Ce qu'il y a pas en Ontario, ce qu'il y a pas en Acadie non plus.

Je suis allé à Montréal pour acheter l'équipement pour mon bar. Dans un des magasins ou je suis allé, un des gros fournisseurs de bars et de restaurants, j'ai pas pu me faire servir en français. Ça pas de maudit bon sens. J'en ai été éberlué, j'ai compris pourquoi il y a une loi 101. Je



Photo Denise Truax

m'en rendais pas compte tout à fait. C'est quand t'es confronté à ça, qu'il y a des anglophones qui ne vivent qu'en anglais, qui s'en foutent complètement, que tu comprends. Cherches-en en Ontario des francophones qui ne vivent qu'en français, qui ne disent pas un mot d'anglais?

Je me suis rendu compte, la dernière fois que je suis rentré en Ontario avec mon auto, que je pensais comme un Québécois en Ontario, c'est quand ils arrivent dans l'est ontarien puis qu'ils arrêtent à la première station de gaz pour prendre de l'essence et puis qu'ils s'adressent tout de suite en anglais. Puis moi je suis rendu que je fais pareil. C'est comme si, quand je traverse la frontière, je suis en pays anglais. Quand j'étais en Ontario, jamais j'aurais fait ça, je m'adressais toujours en français parce que je voulais pas passer pour un francophone invisible. Mais, maintenant que je demeure au Québec, mon réflexe, quand je passe la frontière, c'est que je suis en pays anglais. Ça fait que je m'adresse tout de suite en anglais. Je m'en suis rendu compte et je me suis dit: «Tabarnouche, ça se fait vite». C'est une mentalité. Puis j'ai perdu ma mentalité de minoritaire, où t'insistes tout le temps malgré les gros yeux que tout le monde te fait. C'est arrivé encore récemment en Ontario, je prends de l'essence, j'ouvre ma fenêtre puis je fais le signe que je veux avoir le plein et je dis: «Je veux le plein». Et puis le gars me regarde et me dit «Sorry, I don't understand». Tu répètes: «plein». —«Sorry, I don't speak French». Il peut pas comprendre que t'essaies de lui dire de mettre du gaz dans ton char. Pourquoi t'es stationné là, maudit, c'est pour mettre du gaz, c'est pas pour d'autre chose, c'est pas parce que t'as envie de pisser. Il veut pas comprendre. Ce genre de mentalité là, quand je suis en Ontario, ça me met en maudit.

Mais astheure je me dis qu'ils sont chez eux ils ont le droit de nous baver. C'est chez eux l'Ontario. Il y a rien que quatre ou cinq pour cent de francophones, ils ont pas d'affaire à faire l'effort. De toute façon, les francophones, la plupart sont invisibles: ils parlent toujours anglais en public. Et puis, même s'ils étaient très, très visibles, c'est tout illusoire. Tu sais, on parle de 35 écoles secondaires de langue française. C'est illusoire. Il y en a combien où le français est parlé hors des heures de cours. Dix, peut-être? C'est juste beau de lire ça dans le journal.

C'est une illusion créée par le la gouvernement fédéral depuis 1968. Le seul but de ça, c'est de nier les revendications québécoises. C'est le seul but. On se sert des francophones hors Québec, on s'en sert. On est des

Suite à la page 47

En veux-tu, des rêves?!

Suite de la page 9

bouc-émissaires.

Moi j'ai choisi de m'assimiler à la lanque française en Amérique du nord. Et langue française en Amérique du nord se parle essentiellement ici, au Québec.

d.t.: Tu laisses tout le reste en arrière.

P.T.: Je le laisse en arrière, mais en même temps, je vais avoir 75 ans et puis je vais être encore un Franco-Ontarien. Le monde vont me voir comme un Franco-Ontarien, je vais encore en parler. Je vais dire: «Ah, je vous l'avais dit. Regardes là, à Hearst, le journal y est plus, il y a plus rien. A l'ACFO, depuis que le gouvernement ne nous donne plus d'argent, il y a plus personne qui travaille pour l'Ontario français. Le bénévolat, il y en a pas.» Ça va être de même.

Là, c'est facile de travailler en français en Ontario quand t'as une job et puis que c'est payant. Quand tu fais 20,000 piastres par année, ou 30,000 ou 40,000 pour travailler en français, pour te battre pour la langue française, quand tu te fais donner de l'argent par les gouvernements pour le faire. Maudit, c'est le fun, ça. Mais enlève tous ces argents là?

Se serait un bon test pour savoir si ça marche. Ils le feront pas. Mais ce serait quand même le meilleur test à faire, de couper toute les subventions aux franco-phones et voir ce qui se passe après.

d.t.: Changement de propos. Es-tu capable de t'imaginer dans une couple d'années?

P.T.: Comment je vais avoir l'air dans une couple d'années?

d.t.: Plutôt où tu penses tu vas en être rendu?

P.T.: J'ai aucune idée. Moi je me laisse aller au gré des courants et puis des projets. Si quelqu'un m'arrivait avec un beau projet qui soit complètement farfelu, à part de tout ce que j'ai fait à date, un projet vraiment le fun, pour lequel j'aurais les énergies, c'est certain que j'embarquerais. Aucun problème.

Ce que tu vises dans la vie, c'est d'être bien. Comprends-tu? quand tu vas mourir, tu vas être bien; t'auras plus rien, t'auras plus de tracas, de préoccupations. Dans la vie, tu vises à être bien. Si tu peux être bien dans la vie comme après la mort, c'est beau, c'est parfait.

Si je pouvais, moi, avoir assez d'argent pour rien faire, juste être étendu là, au soleil, me beigner dans ma piscine, regarder la télévision couleur, écouter la musique que je veux n'importe quand, juste penser et avoir n'importe quoi que je

veux, bien là, je serais bien.

d.t.: J'ai de la misère à t'imaginer sans être en train d'accomplir un ou des projets. Moi, je te vois prendre des vacances, un break, mais j'ai bien de la misère à t'imaginer pas actif.

P.T.: Mais c'est actif, ça. Tu fais tout ce que tu veux quand tu veux. Mais c'est un rêve ça, un rêve qui se réalise pas parce que j'ai jamais eu les sous pour le faire.

d.t.: Même si t'avais les sous pour le faire, tu «tougherais» pas longtemps.

P.T.: Tu veux dire qu'au soleil je deviendrais rouge comme un homard. Puis là je serais obligé de rentrer en dedans. Et une fois en dedans aussi bien de travailler!(rires)

d.t.: T'es bien dans ce que tu fais, tu prends pas le temps de penser à autre chose, à être ailleurs?

P.T.: J'ai des projets, comme la boîte à chansons est pas assez grande, bien on va l'agrandir, on va doubler l'espace, faire une rallonge, faire une terrasse en avant. Mais ça c'est mineur comme projet. Tu sais, défaire un mur et puis en bâtir un autre, ça agrandit, c'est tout. Ça m'agrandit pas moi. Je vais continuer à gérer une boîte qui va avoir deux fois le volume. Comprends-tu? Il y a rien là.

A part ça, je veux ouvrir une boîte à chansons en France. En veux-tu des projets? Eh bien, en voila un: je vais ouvrir une boîte à chansons en France. Peut-être même une à Hull, une à Montréal. Sur le même modèle que Les Nuits du nord, c'est le meilleur modèle au Québec, la meilleure au monde! C'est comme MacDonald, t'en fais d'autres ailleurs. Tout le monde aime manger des hamburgers, tout le monde va venir dans des boîtes à chansons écouter la musique que nous autres on aime.

T'en veux-tu d'autres? Je peux te dire ça, mais c'est farfelu. Parce que c'est pas un projet précis. Des projets, si tu veux en avoir grand de même, tu peux en avoir grand de même. L'important c'est celui que t'as aujourd'hui, c'est l'artiste qui vient la semaine prochaine.

C'est pour ça que je peux pas m'imaginer dans deux ans, dans trois ans. Je vis pas pour demain, je vis aujourd'hui. Demain, je peux faire faillite. Demain, j'y verrai. Puis le lendemain, je ne serai plus en faillite parce que j'aurai plus rien. Et le surlendemain, je repartirai, je ferai autre chose. Faut pas s'énerver. Je cherche juste à être bien, à être heureux.

d.t.: Oui, mais il y a sûrement quelque chose que t'aurais envie de faire?

P.T.: Moi, des voyages. J'ai fait des

voyages en 1969 et 1975 et j'ai le goût de voyager encore. Quand je suis revenu en 1975, je m'étais dit que j'allais faire assez d'argent pour repartir en voyage. Et puis j'ai jamais réussi à faire de l'argent depuis ce temps-là. Ça fait que je peux pas partir en voyage. Mais je parle d'un voyage, mais là vraiment partir pour une période de six mois comme je parlais dans le temps. C'est ce goût là que j'ai. Il est toujours là.

d.t.: Et maintenant, tu vas rester à Québec, ou au Québec.

P.T.: Je le sais pas. Tout de suite, je suis ici. Mais je ne ferme pas les portes à quoi que ce soit. Je me ferais offrir un bon poste en Californie, pour travailler en anglais parce que je suis parfaitement bilingue, je parle anglais aussi bien que je te parle français — un bon poste intéressant, payant, je m'en irais en Californie n'importe quel temps. Je suis pas limité. Bien, je suis limité à l'anglais ou au français. Je peux vivre à travers le monde, mais dans les places où tu peux parler français ou anglais.

Non, je ne suis pas fermé au monde anglais, du tout, du tout! C'est là où sont les plus grandes possibilités de développement, c'est avec les Américains; c'est eux qui ont les sous, puis qui ont l'énergie actuellement pour le faire. Peux-tu comprendre ça? C'est-tu pas scandaleux d'entendre Tanguay parler de même?

Non, c'est pas scandaleux d'entendre parler comme ça. C'est, je pense, le privilège de ceux qui croient vraiment à quelque chose, qui y ont travaillé énormément, d'être réalistes. Et, par dessus tout, d'être humains. De choisir les routes qui les intéressent. Et, de diversifier leurs préoccupations.

C'est vrai qu'en Ontario français on est bien pris par «la cause». Ça va de soi, c'est comme ça. Et il n'est surtout pas interdit d'aller ailleurs, de rêver à d'autres projets. Et de se donner les moyens, et le milieu, pour les réaliser. Simpliste, Paul Tanguay? Oui, mais d'une simplicité qui accomplit plus qu'elle ne dit. Je te l'avais fait remarquer, d'ailleurs: c'est dans le geste qu'on te découvre autant, sinon plus, que par la parole. Mais ta parole réussira sûrement à provoquer un peu. Entre-temps, je ne suis pas la première à trouver qu'il est bien agréable de trouver un coeur si accueillant à Québec. Et si j'avais eu un ambassadeur à choisir pour nous y représenter, sache-le bien que j'aurais pensé à toi. Au plaisir!